Le Préambule des innombrables

<<https://www.preambule.net/>>

# Anthologie de lieux communs dans les poèmes du XVIe siècle et alentour disponibles sur Gallica, le site Internet de la Bibliothèque nationale de France.

# Le motif de l’inconstance : 27 poèmes.

Textes modernisés suivis des textes originaux,

établis sur les éditions disponibles sur gallica.bnf.fr

Version 27, complétée et révisée le 16/09/23.

1544

Scève

1. *Toujours n’est pas…*

1552

Ronsard

1. *Toujours des bois…*

1553

Ronsard

1. *Toujours ne tempête…*

1555

La Péruse

1. *Toujours le vent tempêtant…*

1557

Magny

1. *Toujours la peste…*

1558

Du Bellay

1. *Nouveau venu…*

1565

Belleau

1. *Le rocher, ni la tempête…*

1573

Baïf

1. *Ore de mal en bien…*

1574

Perrin

1. *Toujours au plain des champs…*

1575

Jamyn

1. *Combien que l’Océan…*

1577

Du Pré

1. *Rien n’est vu permanent…*

1578

Hesteau

1. [*Rien ne dure toujours…*](#rienne78)
2. [*Toujours de Jupiter…*](#tjsdej78)

1582

Du Monin

1. *Toujours le sein…*

1583

La Jessée

1. *Toujours le Dieu…*

Cornu

1. *Le tonnerre pressé…*

1585

Birague

1. *Du vagueux Océan…*

Is. Habert

1. *Tout ce qui est compris…*

1587

d’Avost

1. *La mer n’est pas toujours…*

1591

Chandieu

1. *La glace est luisante et belle…*

1594

Chassignet

1. *Assieds-toi sur le bord…*
2. *Toujours des vents émus…*

1599

Berthrand

1. [*Toujours le Dieu de l’air…*](#tjsled99)

1601

Mage de Fiefmelin

1. [*La neige n’est toujours…*](#laneig01)

1603

Angot

1. [*Toute chose prend fin…*](#toutec03)

1609

Garnier

1. *Toujours la nuit…*

1620

Certon

1. *Sans fin les vents émus…*

1544

SCÈVE, Maurice, *Délie. Objet de plus haute vertu*, Lyon, Sulpice Sabon, 1544, CCCLVII, p. 163 [disposition du préambule (vers 1-2) ; imitation de « non semper imbres… »].

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8609581h/f167](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/btv1b8609581h/f167)>

Texte modernisé

CCCLVII.

Toujours n’est pas la mer Égée trouble,

Et Tanaïs n’est point tous temps gelé :

Mais le malheur, qui mon mal me redouble,

Incessamment avecques lui mêlé

S’enchaîne ensemble, et ainsi congelé

Me fait ardoir tant inhumainement,

Que quand par pleurs je veux soudainement

Remédier à si grande amertume :

Voulant ma flamme éteindre aucunement,

Plus je l’éteins, et plus fort je l’allume.

Texte original

CCCLVII.

Tousiours n’est pas la mer Egée trouble,

Et Tanais n’est point tous temps gelé:

Mais le malheur, qui mon mal me redouble,

Incessamment auecques luy meslé

S’encheine ensemble, & ainsi congelé

Me fait ardoir tant inhumainement,

Que quand par pleurs ie veulx soubdainement

Remedier a si grand’ amertume:

Voulant ma flamme estaindre aulcunement,

Plus ie l’estains, & plus fort ie l’allume.

1552

RONSARD, Pierre de, *Les Amours*, Paris, veuve Maurice de La Porte, 1552, Sonnets, p. 74 [disposition du préambule (vers 1-6) ; imitation de « Non semper imbres… »].

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10406040/f86](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/bpt6k10406040/f86)>

Texte modernisé

Toujours des bois la cime n’est chargée,

Sous les toisons d’un hiver éternel,

Toujours des Dieux le foudre criminel

Ne darde en bas sa menace enragée.

Toujours les vents, toujours la mer d’Égée

Ne gronde pas d’un orage cruel :

Mais de la dent d’un soin continuel,

Toujours toujours ma vie est outragée.

Plus je me force à le vouloir tuer,

Plus il renaît pour mieux s’évertuer

De féconder une guerre en moi-même.

Ô fort Thébain, si ta serve vertu

Avait encor ce monstre combattu,

Ce serait bien de tes faits le treizième.

Texte original

Tousiours des bois la syme n’est chargée,

Soubz les toysons d’vn hyuer éternel,

Tousiours des Dieux le fouldre criminel

Ne darde en bas sa menace enragée.

Tousiours les ventz, tousiours la mer d’Egée

Ne gronde pas d’vn orage cruel:

Mais de la dent d’vn soing continuel,

Tousiours tousiours ma vie est oultragée.

Plus ie me force à le vouloir tuer,

Plus il renaist pour mieux s’esuertuer

De féconder vne guerre en moymesme.

O fort Thebain, si ta serue vertu

Auoit encor ce monstre combatu,

Ce seroit bien de tes faitz le treiziesme.

1553

RONSARD, Pierre de, *Les Amours augmentées*, Paris, veuve Maurice de La Porte, 1553, « Ode à Mellin de Saint-Gelais », pp. 247-248 [disposition du préambule (vers 1-15) ; imitation de « Non semper imbres… »].

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8609593q/f243](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/btv1b8609593q/f243)>

Texte modernisé

TOujours ne tempête enragée,

Contre ses bords la mer Égée,

Et toujours l’orage cruel

Des vents, comme un foudre ne gronde

Élochant la voûte du Monde

D’un soufflement continuel :

Toujours l’hiver de neiges blanches,

Des Pins n’enfarine les branches :

Et du haut Apennin, toujours

La grêle le dos ne martèle,

Et toujours la glace éternelle

Des fleuves ne bride le cours :

Toujours ne durent orgueilleuses

Les Pyramides sourcilleuses,

Contre la faux du temps vainqueur :

Aussi ne doit l’ire félonne,

Qui de son fiel nous empoisonne,

Durer toujours dedans un cœur.

Rien sous le ciel ferme ne dure :

Telles lois la sage Nature

Arrêta dans ce monde, alors

Que Pyrrhe épandait sus la terre

Nos aïeux conçus d’une pierre

S’amollissante en nouveaux corps.

[…]

Texte original

TOuiours ne tempeste enragée,

Contre ses bords la mer Egée,

Et touiours l’orage cruel

Des vens, comme vn foudre ne gronde

Elochant la voute du Monde

D’vn soufflement continuel:

Touiours l’hiuer de neiges blanches,

Des Pins n’enfarine les branches:

Et du haut Apennin, touiours

La gréle le dos ne martelle,

Et touiours la glace eternelle

Des fleuues ne bride le cours:

Touiours ne durent orgueilleuses

Les Pyramides sourcilleuses,

Contre la faus du tans vainqueur:

Aussi ne doit l’ire felonne,

Qui de son fiel nous empoisonne,

Durer touiours dedans vn cœur.

Rien sous le ciel ferme ne dure:

Telles lois la sage Nature

Arresta dans ce monde, alors

Que Pyrrhe épandoit sus la terre

Nos aieus conceus d’une pierre

S’amolissante en nouueaus cors.

[…]

1555

LA PÉRUSE, Jean de, *La Médée, et autres diverses Poésies*, Poitiers, les Marnef et Bouchet frères, 1555, *La Médée*, acte III [extrait], pp. 27-28 [disposition du préambule (vers 1-15) ; imitation de « Non semper imbres… »].

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86184881/f41](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/btv1b86184881/f41)>

Texte modernisé

le choeur

Toujours le vent tempêtant,

Sur la Mer Égée,

Ne va l’onde tourmentant

De rage enragée :

Et de l’eau fière l’effort

Qui tance sa rive,

N’empêche toujours qu’au port

La barque n’arrive.

Mais la tranquillité suit

En son rang l’orage,

Et toujours sur Mer ne bruit

La venteuse rage.

Le Jour chassé de la Nuit

Fait place à la Lune,

Puis encor le Soleil luit

Chassant la Nuit brune.

Sous le Ciel les choses sont

Toutes inconstantes,

Et par rang vont et revont

Leur ordre changeantes.

Mais Médée ta rigueur

Constante demeure

Et prend nouvelle vigueur

Croissant d’heure en heure.

[…]

Texte original

le choevr

Tou–iours le vant tempêtant,

Sur la Mer AEgée,

Ne va l’onde tourmantant

De rage enragée :

Et de l’eau fiere l’effort

Qui tanse sa riue,

N’empêche tou–iours qu’au port

La barque n’arriue.

Mais la tranquilité suit

En son ranc l’orage,

Et tou–iours sur Mer ne bruit

La vanteuse rage.

Le Iour chassé de la Nuit

Fait place à la Lune,

Puis encor le Soleil luit

Chassant la Nuit brune.

Sous le Ciel les choses sont

Toutes inconstantes,

Et par ranc vont & reuont

Leur ordre chang’antes.

Mais Médée ta rigueur

Constante demeure

Et prant nouuelle vigueur

Croissant d’heure en heure.

[…]

1557

MAGNY, Olivier de, *Les Soupirs*, Paris, Vincent Sertenas, 1557, sonnet VIII, f° 5r° [disposition du préambule (vers 1-12) ; imitation de « Non semper imbres… »].

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8609598s/f21](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/btv1b8609598s/f21)>

Texte modernisé

Toujours la peste aux Grecs ne décoche Apollon,

Quelquefois il s’ébat à sonner de la lyre,

Quelquefois sur la mer bon vent a le navire

Et toujours ne court pas un orage félon,

Toujours l’honneur des champs ne dépouille Aquilon,

Quelquefois un printemps nous ramène Zéphire,

Toujours ne tonne pas aux montagnes d’Épire,

Et quelquefois le ciel est sans nul tourbillon.

Les deux frères jumeaux l’un après l’autre vivent,

Et les saisons de l’an par ordre s’entresuivent

Comme le clair jour suit la ténébreuse nuit :

Bref toute chose au monde ou se change ou se passe,

Si ce n’est le malheur qu’un Rousseau me pourchasse

Qui toujours sans repos me tourmente et me suit.

Texte original

Tousiours la peste aux Grecs ne decoche Apollon,

Quelque fois il s’esbat à sonner de la lyre,

Quelque fois sur la mer bon vent a le nauire

Et tousiours ne court pas vn oraige felon,

Tousiours l’honneur des champs ne despouille Aquilon

Quelque fois vn printemps nous rameine Zephire,

Tosiours ne tonne pas aux montagnes d’Epire.

Et quelque fois le ciel est sans nul tourbillon.

Les deux freres iumeaulx l’vn apres l’autre viuent,

Et les saisons de l’an par ordre s’entresuyuent

Comme le clair iour suyt la tenebreuse nuict:

Bref toute chose au monde ou se change ou se passe,

Si ce n’est le malheur qu’vn Rousseau ne pourchasse

Qui tousiours sans repos me tourmente et me suyt.

1558

DU BELLAY, Joachim, *Les Antiquités de Rome*, Paris, Federic Morel, 1558, f° 2v° [*topos* de l’eau coulante].

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71123k/f4](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/bpt6k71123k/f4)>

Texte modernisé

N ouveau venu qui cherches Rome en Rome,

E t rien de Rome en Rome n’aperçois,

C es vieux palais, ces vieux arcs que tu vois,

E t ces vieux murs, c’est ce que Rome on nomme.

V ois quel orgueil, quelle ruine : et comme

C elle qui mit le monde sous ses lois

P our dompter tout, se dompta quelquefois,

E t devint proie au temps, qui tout consomme.

R ome de Rome est le seul monument,

E t Rome Rome a vaincu seulement,

L e Tibre seul, qui vers la mer s’enfuit,

R este de Rome. Ô mondaine inconstance !

C e qui est ferme, est par le temps détruit,

E t ce qui fuit, au temps fait résistance.

Texte original

N ouueau uenu qui cherches Rome en Rome,

E t rien de Rome en Rome n’apperçois,

C es uieux palais, ces uieux arcz que tu uois,

E t ces uieux murs, c’est ce que Rome on nomme.

V oy quel orgueil, quelle ruine: & comme

C elle qui mist le monde sous ses loix

P our donter tout, se donta quelquefois,

E t deuint proye au temps, qui tout consomme.

R ome de Rome est le seul monument,

E t Rome Rome a uaincu seulement,

L e Tybre seul, qui uers la mer s’enfuit,

R este de Rome. O mondaine inconstance !

C e qui est ferme, est par le temps destruit,

E t ce qui fuit, au temps fait resistence.

1565

BELLEAU , Rémy, *La Bergerie*, Paris, Gilles Gilles, 1565, « Ode à la paix » [strophes 1 et 2], p. 13-14 [imitation de « Non semper imbres… »].

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70048d/f14](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/bpt6k70048d/f14)>

Texte modernisé

Laisse le ciel belle Astrée,

En France tant désirée,

Viens faire ici ton séjour,

À ton tour,

Assez les flammes civiles

Ont couru dedans nos villes,

Sous le fer, et la fureur,

Assez la pâle famine,

Et la peste et la ruine,

Ont ébranlé ton bonheur.

Le rocher, ni la tempête,

Toujours ne pend sur la tête

Du pilote pâlissant,

Frémissant,

La nue épaisse en fumée,

Toujours ne se fend armée

De feu, de soufre, et d’éclair,

Quelquefois après l’orage

Elle fourbit le nuage,

Et le rend luisant et clair.

[…]

Texte original

*Le rocher, ny la tempeste,*

Tousiours ne pend sur la teste

Du pillote pallissant,

Fremissant,

La nüe espaisse en fumee,

Tousiours ne se fand armee

De feu, de souffre, & d’éclair,

Quelquefois apres l’orage

Elle fourbist le nuage,

Et le rend luysant & clair.

[…]

1573

BAÏF, Jean Antoine de, *Œuvres en rime*, Paris, Lucas Breyer, 1573, *Les Amours*, *Diverses Amours*, livre I, f° 175r° [disposition du préambule (vers 5-8) ; imitation de « Non semper imbres… »].

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8711096s/f365](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/bpt6k8711096s/f365)>

Texte modernisé

Ore de mal en bien se veut tourner la chance,

Qui par un trop long temps a duré contre moi :

Il faut une autre fois essayer si ma foi

Pourrait bien rencontrer heureuse récompense.

Toujours la mer grondant contre un vaisseau ne tance :

L’air serein du fort temps chasse le triste effroi,

Et le Printemps l’Hiver : le retour doux et coi

De l’amiable paix suit des guerres l’outrance.

Toujours le flot contraire à ma nef ne sera,

Mais bientôt un bon vent ses voiles enflera,

Qui la fera surgir à son port désirable.

Tel doux espoir me vient de la gaye douceur,

Qui me rit favorable en cet œil ravisseur,

De vivre autant heureux qu’ai vécu misérable.

Texte original

Ore de mal en bien se veut tourner la chance,

Qui par vn trop long temps a duré contre moy:

Il faut vne autre fois essayer si ma foy

Pourroit bien rencontrer heureuse recompense.

Tousiours la mer grondant contre vn vaisseau ne tance:

L’air serain du fort temps chasse le triste effroy,

Et le Printemps l’Hyuer : le retour doux & coy

De l’amiable paix suit des guerres l’outrance.

Tousiours le flot contraire à ma nef ne sera,

Mais bien tost vn bon vent ses voiles enflera,

Qui la fera surgir à son port desirable.

Tel doux espoir me vient de la gaye douceur,

Qui me rit fauorable en cest œil rauisseur,

De viure autant heureux qu’ay vescu.

1574

François **PERRIN**, *Le Portrait de la vie humaine*, Paris, Guillaume Chaudière, 1574, troisième centurie, sonnet 77, f° 67r° [imitation de « non semper imbres… »].

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1521216s/f155](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/bpt6k1521216s/f155)>

Texte modernisé

T

Oujours au plain des champs ne tombe le malheur

Toujours Cérès ne perd ses cheveux aux campagnes

Toujours n’est foudroyé le pampre des montagnes

Et toujours l’arbre n’est dépouillé de sa fleur.

Toujours Palès ne perd dans les prés sa couleur

Toujours ne ment le gland les mois ni les châtaignes

Toujours ne vient le loup aux camuses compagnes

Et toujours n’est sur pied le meurtrier ou voleur.

Toujours l’apparilleur la grange ne dépouille

Le gendarme toujours dans le coffre ne fouille

Et toujours l’usurier ne tient son parchemin.

Bref en tous temps le ciel ne darde sur la tête

Du simple villageois son feu ni sa tempête

Et en tout temps le mal ne le guette au chemin.

Texte original

T

Ousiours au plain des champs ne tombe le malheur

Tousiours Ceres ne pert ses cheueux aux campagnes

Tousiours n’est foudroyé le pampre des montagnes

Et tousiours l’arbre n’est despouillé de sa fleur.

Tosiours Pales ne pert dans les prez sa couleur

Tousiours ne ment le gland les mois ny les chastaignes

Tousiours ne vient le loup aux camuses compagnes

Et tousiours n’est sur pié le meurtrier ou volleur.

Tousiours l’apparilleur la grange ne despouille

Le gendarme tousiours dans le coffre ne fouille

Et tousiours l’vsurier ne tient son parchemin.

Bref en tous temps le ciel ne darde sur la teste

Du simple vilageois son feu ny sa tempeste

Et en tout temps le mal ne le guette au chemin.

1575

Amadis **JAMYN**, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Mamert Patisson, **1575**, *Artémis*, f° 194v° [imitation de « non semper imbres… »].

<[http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86263675/f404](http://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/btv1b86263675/f404)>

Texte modernisé

Combien que l’Océan plein de divinité

Reçoive le tribut des ruisseaux et fontaines,

Bien que fleuves et lacs se roulent en sa Plaine,

Le reconnaissant père à leur éternité :

Pourtant il n’est toujours superbe ou dépité,

Toujours encontre l’air il n’enfle son haleine,

Et battant ses deux bords toujours il ne forcène,

Et n’abîme toujours le Navire emporté.

Mais l’orgueil impiteux de tes beautés altières

Océan de beauté, s’accroît de mes prières,

Et du tribut des pleurs et soupirs que j’épands :

Si bien que dessus moi s’exerçant ton Empire

Ta cruauté sans trêve, agite, roule, et vire

En tempête d’amour la file de mes ans.

Texte original

*Combien que l’Ocean plein de diuinité*

*Reçoiue le tribut des ruisseaux & fontaine,*

*Bien que fleuues & lacs se roulent en sa Plaine,*

*Le reconnoissant pere à leur eternité:*

*Pourtant il n’est tousiours superbe ou dépité,*

*Tousiours encontre l’air il n’enfle son haleine,*

*Et batant ses deux bords tousiours il ne forcene,*

*Et n’abysme tousiours le Nauire emporté.*

*Mais l’orgueil impiteux de tes beautez altieres*

*Ocean de beauté, s’accroist de mes prieres,*

*Et du tribut des pleurs & soupirs que i’espans:*

*Si bien que dessus moy s’exerçant ton Empire*

*Ta cruauté sans treue, agite, roule, & vire*

*En tempeste d’amour la file de mes ans.*

1577

Christofle **DU PRÉ**, *Les Larmes funèbres*, Paris, Mamert Patisson, **1577**.

<[http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k718105/f46](http://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/bpt6k718105/f46)>

Texte modernisé

Rien n’est vu permanent, toute chose se passe,

Tous nos faits en la fin sont du temps dévorés :

Les palais somptueux, et les sceptres dorés,

Le chenu ravisseur les détruit et les casse.

La terre tremble au bruit de sa seule menace,

Le soleil en a peur, et les cieux honorés,

Les mausoles pompeux en sont vus atterrés,

Et le siècle plus vieil connaît bien son audace.

Si doncques il permet à la mère Nature,

Que quelque beau signal lui demeure et lui dure,

Votre Nom immortel puisse vaincre les ans,

Les palais somptueux, et les sceptres qu’on dore,

Le soleil et la terre, et les cieux qu’on honore,

Les Mausoles pompeux, et la rage du Temps.

Texte original

*Rien n’est veu permanent, toute chose se passe,*

*Tous nos faicts en la fin sont du temps deuorez:*

*Les palais somptueux, & les sceptres dorez,*

*Le chenu rauisseur les destruit & les casse.*

*La terre tramble au bruit de sa seule menace,*

*Le soleil en a peur, & les cieux honorez,*

*Les mauzoles pompeux en sont veus atterrez,*

*Et le siecle plus vieil congnoist bien son audace.*

*Si doncques il permet à la mere Nature,*

*Que quelque beau signal luy demeure & luy dure,*

*Vostre Nom immortel puisse vaincre les ans,*

*Les palais somptueux, & les sceptres qu’on dore,*

*Le soleil & la terre, & les cieux qu’on honore,*

*Les Mauzoles pompeux, & la rage du Tans.*

1578

HESTEAU, Clovis, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Abel L’Angelier, 1578, *Premier Livre*, « Hymne au Roi, sur la paix », f° 30v° [imitation de « non semper imbres… »].

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86196562/f86](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/btv1b86196562/f86)>

Texte modernisé

[…]

Rien ne dure toujours, tout se change et se tourne,

Et le bien et le mal plus d’un temps ne séjourne :

Toujours les Aquilons n’ébranlent les rochers,

Toujours l’ireuse mer n’engloutit les Nochers,

Toujours l’air épaissi d’orage et de tonnerre

De grêle à petits bonds ne refrappe la terre :

Toujours il ne fait chaud, et toujours arriver

On ne voit sur les monts les bruines d’hiver :

Toujours le Tout-voyant, de sa dextre puissante

Ne brandit sur nos chefs la foudre punissante :

Et toujours sa senestre abondante en bonheur,

Ne nous verse les biens dont il est le donneur.

[…]

Texte original

[…]

Rien ne dure tousiours, tout se change & se tourne,

Et le bien & le mal plus d’vn temps ne seiourne:

Tousiours les Aquilons n’esbranlent les rochers,

Tousiours l’ireuse mer n’engloutit les Nochers,

Tousiours l’air espaissi d’orage & de tonnerre

De gresle à petis bons ne refrappe la terre:

Tousiours il ne fait chaut, & tousiours arriuer

On ne voit sur les monts les bruines d’hyuer:

Tousiours le Tout-voyant, de sa dextre puissante

Ne brandit sur noz chefs la foudre punissante:

Et tousiours sa senestre abondante en bon heur,

Ne nous verse les biens dont il est le donneur.

[…]

[\_↑\_](#haut)

1578

HESTEAU, Clovis, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Abel L’Angelier, 1578, *Amours*, sonnet XCIX, f° 57v° [disposition du préambule : vers 1 à 11 ; imitation de « non semper imbres… »].

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86196562/f140](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/btv1b86196562/f140)>

Texte modernisé

Toujours de Jupiter le foudroyant tonnerre,

N’écorne étincelant les Rocs fermeplantés :

Toujours des monts brûlants les gosiers éventés,

N’emplissent l’air de flamme et de cendre la Terre :

Toujours l’Austre mutin les grands sapins n’atterre,

Toujours des flots hideux les Cieux ne sont hantés,

Et toujours des mortels les cœurs épouvantés,

Ne frémissent au choc qu’un orage desserre :

Toujours l’alme Soleil loin de nos yeux ne luit,

Toujours nous ne voyons les horreurs de la nuit,

Et toujours les enfers ne s’aggravent d’encombres :

Tout change quelquefois dessous le firmament,

Le calme suit l’orage et la clarté les ombres,

Mais mon malheureux sort dure éternellement.

Texte original

Tousiours de Iupiter le foudroyant tonnerre,

N’escorne estincelant les Rocs fermeplantez:

Tousiours des monts bruslans les gosiers esuentez,

N’emplissent l’air de flame & de cendre la Terre:

Tousiours l’Austre mutin les grands sapins n’atterre,

Tousiours des flots hideux les Cieux ne sont hantez,

Et tousiours des mortels les cueurs espouuentez,

Ne fremissent au choc qu’vn orage desserre:

Tousiours l’alme Soleil loing de noz yeux ne luit,

Tousiours nous ne voyons les horreurs de la nuict,

Et tousiours les enfers ne s’agrauent d’encombres :

Tout change quelquefois dessous le firmament,

Le calme suit l’orage & la clairté les ombres,

Mais mon mal-heureux sort dure eternellement.

[\_↑\_](#haut)

1582

Jean Édouard **DU MONIN**, *Nouvelles Œuvres*, Paris, Jean Parant, 1582, *Amours et Contramours*, *La Palinodérotie*, « chanson à la Liberté » [extrait], pp. 187-188 [disposition du préambule : vers1 à 16 ; imitation de « non semper imbres… »].

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k15101927/f209](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/bpt6k15101927/f209)>

Texte modernisé

Toujours le sein de la pleureuse Hyade,

Le goubeau frais de l’Échanson Troyen

Joignant à soi la baveuse Pléiade,

Ne vont noyant notre val terrien.

Mais à la fin la campagne écumeuse

Tarit les pleurs d’Électre et de ses sœurs,

Et de Titan la face radieuse

Change en nos prés ces moites pleurs en fleurs.

Sur le nocher le mari d’Orithye

Toujours ne bouffe un gosier brise-roc :

L’âpre Mavors, verse-sang, ôte-vie

Toujours n’affile un furieux estoc.

Le temple saint du dieu double-visage

N’ouvre toujours à Bellone ses huis :

L’olive enfin de Minerve la sage

Des fiers canons étoupe les pertuis.

Après avoir sué par maintes Lunes

Sous le harnois du boute-feu Amour,

Ayant pleuré tant de nuits importunes

L’Éclipse honteux de mon printanier jour :

Enfin enfin sainte Éleuthérilide

Démantelant mon gros air épaissi

Ouvre l’oreille à ma troupe Aonide

Dardant chez moi un beau rai éclairci.

[…]

Texte original

Touiour le sein de la pleureuse Hyade,

Le goubeau frais de l’Echanson Troien

Ioignant à soi la baueuse Pleiade,

Ne vont noïant notre val terrien.

Mais à la fin la campagne ecumeuse

Tarit les pleurs d’Electre & de ses sœurs,

Et de Titan la face radieuse

Change en nos près ces moites pleurs en fleurs.

Sur le nocher le mari d’Orithie

Touiour ne bouffe vn gosier briseroc:

L’âpre Mauors, verse-sang, ote-vie

Touiour n’afile vn furieus estoc.

Le temple saint du dieu double visage

N’ouure touiour à Bellone ses huis :

L’oliue en fin de Minerue la sage

Des fiers canons étoupe les pertuis.

Aprés auoir sué par meintes Lunes

Soùs le harnois du boutefeu Amour,

Aiant pleuré tant de nuis importunes

L’Eclipse honteus de mon printanier jour:

En fin en fin sainte Eleutherillide

Demantelant mon gros air epoissi

Ouure l’oreille à ma troupe Aonide

Dardant chez moi vn beau rais eclairci.

[…]

1583

Jean de **LA JESSÉE**, *Les premières Œuvres françaises*, Anvers, Christofle Plantin, 1583, tome I, *Les Jeunesses*, livre II, p. 91 [disposition du préambule : vers1 à 8 ; imitation de « non semper imbres… »].

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70472c/f109](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/bpt6k70472c/f109)>

Texte modernisé

Toujours le Dieu qui son tonnerre jette,

N’atteint les monts d’Épire au long sourcil :

Pour se venger sans répit, ou merci,

Phébus encor les Grégeois ne sagette.

Courbant son arc, et lâchant sa sagette,

Diane aussi l’amour, et le souci,

De ses forêts, au temps même adouci

N’est à chasser incessamment sujette.

Doncques pourquoi mon désastre, et mon soin,

De mal en pis toujours s’étend plus loin ?

Qui peut causer sa rage, et félonie ?

C’est mon Destin, qui prolixe et subtil,

De mes travaux allonge ainsi le fil :

Et moins j’ai d’heur, et plus d’aise me nie !

Texte original

Tovsiovrs le Dieu qui son tonerre gette,

N’attaint les montz d’Epire au long sourcy:

Pour se vanger sans respit, ou mercy,

Phœbus encor les Gregeoys ne sagette.

Courbant son arc, & laschant sa sagette,

Diane aussi l’amour, & le soucy,

De ses foretz, au tempz mesme adoucy

N’est à chasser incessament sugette.

Donques pourquoy mon desastre, & mon soing,

De mal en pis tousiours s’estend plus loing?

Qui peut causer sa rage, & felonie?

C’est mon Destin, qui prolixe & subtil,

De mes trauaus allonge ainsi le fil:

Et moins i’ay d’heur, & plus d’aise me nie!

1583

Pierre de **CORNU**, *Les Œuvres poétiques*, Lyon, Jean Huguetan, **1583**, *Amours*, livre I, sonnet LXXIII, p. 52 [disposition du préambule : vers 1 à 8 ; imitation de « non semper imbres… »].

<[http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k79115w/f69](http://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/bpt6k79115w/f69)>

Texte modernisé

Le tonnerre pressé d’un brusque tremblement,

N’élance pas toujours sa roideur enflammée,

Le navire sautant sur la mer agitée

N’est toujours engouffré par le flot ondoyant :

Les Autans forcenés d’un rude ébranlement,

N’entremêlent toujours leur force courroucée,

L’hivernale blancheur de la neige glacée,

Sur les pins élevés ne va toujours roulant.

Ainsi je ne crois point que l’aigreur soucieuse,

Qui sème dans mon cœur une humeur douloureuse,

Persévère toujours à gêner mes esprits.

Un temps viendra bientôt qui vide de misère,

Serénant les efforts de ma tristesse amère,

Apaisera l’horreur du mal qui m’a surpris.

Texte original

*Le tonnerre pressé d’vn brusque tremblement,*

*N’eslance pas tousiours sa roideur enflammee,*

*Le nauire sautant sur la mer agitee*

*N’est tousiours engoufré par le flot ondoyant:*

*Les Autans forcenez d’vn rude esbranlement,*

*N’entremeslent tousiours leur force courroucee,*

*L’hiuernale blancheur de la neige glacee,*

*Sur les pins esleuez ne va tousiours roulant.*

*Ainsi ie ne croit point que l’aigreur soucieuse,*

*Qui seme dans mon cœur vne humeur douloureuse,*

*Perseuere tousiours à geiner mes esprits.*

*Vn temps viendra bien tost qui vuide de misere,*

*Serenant les eforts de ma tristesse amere,*

*Apaisera l’horreur du mal qui m’a surpris.*

1585

Flaminio de **BIRAGUE**, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Thomas Perier, **1585**, *Élégies*, VI [extrait], f° 63r° [disposition du préambule : vers 1 à 10 ; imitation de « Non semper imbres… »].

<[http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1170583/f136](http://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/bpt6k1170583/f136)>

Texte modernisé

DU vagueux Océan les ondes altérées

,, Ne menacent toujours les voûtes éthérées :

,, Toujours, des monts Riphé’s les sourcilleux coupeaux

,, De maints flocons neigeux ne tissent leurs manteaux,

,, Toujours du noir Autan la flottante Crinière

,, Ne noye les guérets de Cérès la blétière.

,, Toujours on ne voit pas de l’Hiver les glaçons,

,, Ni de l’ardent Été les utiles moissons,

,, Le Nocher infernal souvente fois se lasse,

,, Et outre l’Achéron toujours Mânes ne passe.

Enfin l’accès fiévreux qui furetait mes os

Me faisant oublier et repas et repos,

Mène mon mal à rive, et sauvé du naufrage

Je couronne ma poupe en l’assuré rivage.

[…]

Texte original

DV *vagueux Ocean les ondes alterees*

*,, Ne menacent tousiours les voutes ætherees :*

*,, Tousiours, des mons Riphe’s les sourcilleux coupeaux*

*,, De maints floccons négeux ne tissent leurs manteaux,*

*,, Tousiours du noir Autan la flottante Criniere*

*,, Ne noye les guerets de Ceres la bletiere.*

*,, Tousiours on ne voit pas de l’Hyuer les glassons,*

*,, Ny de l’ardent Esté les vtiles moissons,*

*,, Le Nocher infernal souuente-fois se lasse,*

*,, Et outre l’Acheron tousiours Manes ne passe.*

*En fin l’accez fieureux qui furetoit mes os*

*Me faisant oublier & repas & repos,*

*Meine mon mal à riue, & sauué du naufrage*

*Ie couronne ma poupe en l’asseuré riuage.*

[…]

1585

Isaac **HABERT**, *Les trois Livres des Météores*, Paris, Jean Richer, **1585**, Seconde partie, *Œuvres chrétiennes*, *Sonnets spirituels*, sonnet XXIV, f°8r°.

<[http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k704742/f424](http://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/bpt6k704742/f424)>

Texte modernisé

Tout ce qui est compris sous le corps de la Lune

Ne demeure jamais en un état pareil,

Aussitôt que le jour cache son teint vermeil

Nous voyons tout soudain s’approcher le nuit brune.

Ore les vents mutins vont irriter Neptune,

Or’ la mer calme dort d’un paisible sommeil,

L’ombre fuit la lumière, et le plaisir le deuil,

Tout croît, tout naît, tout meurt selon la loi commune.

Rien ne demeure ici ferme, stable et constant,

Tout s’altère et corrompt, tout change en un instant,

L’acier, l’airain, le fer, le marbre, et le Porphyre

Cèdent enfin au temps qui va tout consumant,

Fol donc qui les trésors du Monde aime et désire,

C’est en Dieu seul qu’il faut mettre contentement.

Texte original

*Tout ce qui est compris sous le corps de la Lune*

*Ne demeure iamais en vn estat pareil,*

*Aussi tost que le iour cache son teint vermeil*

*Nous voyons tout soudain s’approcher le nuit brune.*

*Ore les vents mutins vont irriter Neptune,*

*Or’ la mer calme dort d’vn paisible sommeil,*

*L’ombre fuit la lumiere, & le plaisir le dueil,*

*Tout croist, tout naist, tout meurt selon la loy commune.*

*Rien ne demeure icy ferme, stable & constant,*

*Tout s’altere & corrompt, tout change en vn instant,*

*L’acier, l’airain, le fer, le marbre, & le Porphire*

*Cedent en fin au temps qui va tout consumant,*

*Fol donc qui les tresors du Monde ayme & desire,*

*C’est en Dieu seul qu’il faut mettre contentement.*

1587

Hiérosme d’**AVOST**, *L’Apollon*, Lyon, Pierre Roussin, **1587**, « Plainte amoureuse » [strophes 2 et 3], f° 45r° [disposition du préambule : vers 1 à 4 ; imitation de « Non semper imbres… »].

<[http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k79081d/f117](http://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/bpt6k79081d/f117)>

Texte modernisé

[…]

La mer n’est pas toujours agitée de flots,

Et toujours il ne neige aux plus hautes montagnes,

Les vents sont quelquefois au fond de l’air enclos,

Sans cesse le Soleil ne brûle les campagnes :

Mais jamais je ne vois qu’un doux allègement

Mette fin à mes pleurs, à mon si grief tourment.

Ce beau Printemps fleuri perdra plutôt ses fleurs,

Plutôt la nuit sera sans étoiles luisantes,

Que je voie sécher les torrents de mes pleurs,

Que je voie une fin de mes peines cuisantes ;

Plutôt le feu sera sans aucune chaleur,

Que t’émeuvent les cris de ma triste douleur.

[…]

Texte original

[…]

*La mer n’est pas tousjours agitée de flots,*

*Et tousjours il ne nége aus plus hautes montagnes,*

*Les vens sont quelque fois au fond de l’air enclos,*

*Sans cesse le Soleil ne brusle les campagnes:*

*Mais jamais je ne voi qu’vn dous allegement*

*Mette fin à mes pleurs, à mon sì grief tourment.*

*Ce beau Printemps fleuri perdra plus tost ses fleurs,*

*Plus tost la nuit sera sans estoilles luisantes,*

*Que je voie secher les torrens de mes pleurs,*

*Que je voie vne fin de mes peines cuisantes;*

*Plus tost le feu sera sans aucune chaleur,*

*Que t’émeuuent les crìs de ma triste douleur.*

[…]

1591

Antoine de **CHANDIEU**, *De l’Inconstance et Vanité du Monde*, in *Les Cantiques du sieur de Valagre*, Lyon, Benoît Rigaud, 1591, XXXI, f° 137r°v°.

BnF Gallica, N0079325\_PDF\_274\_275.

http://visualiseur.bnf.fr/Visualiseur?Destination=Gallica&O=NUMM-79325&I=274

Texte modernisé

 XXXI.

La glace est luisante et belle :

Le monde est luisant et beau,

De la glace on tombe en l’eau,

Du monde en mort éternelle.

Tous deux à la fin s’en vont :

Mais la glace en eau se fond :

Le monde et ce qui est sien,

S’évanouit tout en rien.

Texte original

 XXXI.

*La glace est luisante & belle*:

*Le monde est luisant & beau,*

*De la glace on tombe en l’eau,*

*Du monde en mort eternelle.*

*Tous deux à la fin s’en vont*:

*Mais la glace en eau se fond*:

*Le monde & ce qui est sien,*

*S’esuanouit tout en rien.*

1594

CHASSIGNET, Jean-Baptiste, *Le Mépris de la Vie, et Consolation contre la Mort*, Besançon, Nicolas de Moingesse, 1594, sonnet V, p. 27.

<[http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8624590g/f37](http://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/btv1b8624590g/f37)>

Texte modernisé

ASsieds-toi sur le bord d’une ondante rivière

Tu la verras fluer d’un perpétuel cours,

Et flots sur flots roulant en mille et mille tours

Décharger par les prés son humide carrière

Mais tu ne verras rien de cette onde première

Qui naguère coulait, l’eau change tous les jours,

Tous les jours elle passe, et la nommons toujours

Même fleuve et même eau, d’une même manière.

Ainsi l’homme varie, et ne sera demain

Telle comme aujourd’hui du pauvre corps humain

La force que le temps abrévie, et consomme :

Le nom sans varier nous suit jusqu’au trépas,

Et combien qu’aujourd’hui celui ne sois-je pas

Qui vivais hier passé, toujours même on me nomme.

Texte original

ASsies toy sur le bort d’vne ondante riuiere

Tu la verras fluer d’vn perpetuel cours,

Et flots sur flots roulant en mille & mille tours

Descharger par les préz son humide carriere

Mais tu ne verras rien de ceste onde premiere

Qui n’aguiere couloit, l’eau change tous les iours,

Tous les iours elle passe, & la nommons tousiours

Mesme fleuue & mesme eau, d’vne mesme maniere.

Ainsi l’homme varie, & ne sera demain

Telle comme auiour-d’huy du pauure cors humain

La force que le tems abbreuie, & consomme:

Le nom sans varier nous suit iusqu’au trespas,

Et combien qu’au iour-d’huy celuy ne sois ie pas

Qui viuois hier passé, tousiours mesme on me nomme.

1594

CHASSIGNET, Jean-Baptiste, *Le Mépris de la Vie, et Consolation contre la Mort*, Besançon, Nicolas de Moingesse, 1594, sonnet CCXXVII, p. 195 [imitation de « Non semper imbres… »].

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8624590g/f205](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/btv1b8624590g/f205)>

Texte modernisé

TOujours des vents émus les soupirs mutinés

Soufflant diversement ne troublent de Neptune

De contraires efforts la demeure commune,

Donnant quelque relâche à leurs cours forcenés :

D’eux-mêmes se défont les malheurs obstinés,

Et bien que la vertu demeure toujours une

Entre les changements de l’instable fortune,

Toujours ne sont heureux les hommes fortunés.

La vertu dompte tout et parmi la tourmente

Des accidents mondains tranquille et permanente

Envoyée en exil ne bouge de son lieu.

Elle luit de soi-même et pour la calomnie

Des menteurs médisants sa fleur ne chet fanie

Fuyant l’extrémité pour loger au milieu.

Texte original

TOvsiovrs des vens esmeus les soupirs mutinez

Soufflant diuersement ne troublent de Neptune

De contraires effors la demeure commune,

Donnant quelque relasche à leurs cours forcenez:

D’eus mesmes se deffont les mal-heurs obstinez,

Et bien que la vertu demeure tousiours vne

Entre les changemens de l’instable fortune,

Tousiours ne sont heureus les hommes fortunez.

La vertu domte tout & parmi la tourmente

Des accidens mondains tranquille & permanente

Enuoyee en exil ne bouge de son lieu.

Elle luit de soy-mesme & pour la calomnie

Des menteurs mesdisans sa fleur ne chet fanie

Fuyant l’extremité pour loger au milieu.

1599

BERTHRAND, François, *Les premières Idées d’Amour*, Orléans, Fabian Hotot, 1599, *Le second livre des Amours d’Europe*, sonnet 37, p. 64 [imitation de « Non semper imbres… »].

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k133945s/f74](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/bpt6k133945s/f74)>

Texte modernisé

Toujours le Dieu de l’air forcené de courroux

N’éclate contre nous l’horreur de son tonnerre,

Toujours le Chien ardent ne crevasse la terre,

Éole ne foudroie incessamment sur nous.

Neptune, le principe et le père de tous,

Boursouflé çà et là toujours ne se desserre,

Toujours le froid hiver les ondes ne resserre,

Et l’Aurore toujours ne fuit son vieil époux.

L’on ne voit rien de sûr en ce terrestre monde,

Une chose fuit l’autre, ainsi qu’une onde une onde,

Le ciel même inconstant se vire en mille tours.

Ainsin incessamment je n’aurai de la peine,

Si ma maîtresse est rude, elle sera humaine,

Or’ le sujet de maux, puis celui des amours.

Texte original

Tousiours le Dieu de l’air forcené de courroux

N’esclatte contre nous l’horreur de son tonnerre,

Tousiours le Chien ardent ne creuasse la terre,

Aeole ne foudroye incessamment sur nous.

Neptune, le principe & le pere de tous,

Boursoufflé ça & là tousiours ne se deserre,

Tousiours le froid hyuer les ondes ne reserre,

Et l’Aurore tousiours ne fuit son vieil espoux.

L’on ne voit rien de seur en ce terrestre monde,

Vne chose fuit l’autre, ainsy qu’vne onde vne onde,

Le ciel mesme inconstant se vire en mille tours.

Ainsin incessamment ie n’auray de la peine,

Si ma maistresse est rude, elle sera humaine,

Or’ le subiect de maux, puis celuy des amours.

[\_↑\_](#haut)

1601

MAGE de FIEFMELIN, André, *Les Œuvres*, Poitiers, Jean de Marnef, 1601, *Le Spirituel*, *Les Muses célestes*, f° 236v° [imitation de « Non semper imbres… »].

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bd6t5750901s/f717](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/bd6t5750901s/f717)>

Texte modernisé

L

A neige n’est toujours sur le chef des montagnes,

La grêle sans cesser ne fracasse les toits,

La foudre n’atteint pas toujours l’hôtel des Rois,

L’eau ne couvre en tout temps la face des campagnes.

Mais comme le Soleil des Indes aux Espagnes,

Puis de l’Espagne, à l’Inde, et la mère des mois

Vont et viennent par rang, ne luisant à la fois,

La Prime suit la Brume, et vont comme compagnes.

Le mal n’accourt en grêle ainsi l’homme assaillir,

Comme neige l’ennui ne fait son front pâlir,

Et l’eau d’angoisse à mort ne le noye sans cesse.

Mais comme toute chose a son temps, en saison

Bien nous vient après mal. Tout ainsi par raison

Après mon juste deuil vient ma sainte liesse.

Texte original

L

A neige n’est tousiours sur le chef des montagnes,

La gresle sans cesser ne fracasse les toicts,

La foudre n’atteinct pas tousiours l’hostel des Rois,

L’eau ne couure en tout temps la face des campagnes.

Mais comme le Soleil des Indes aux Hespagnes,

Puis de l’Hespagne, à l’Inde, & la mere des mois

Vont & viennent par rang, ne luisans à la fois,

La Prime suit la Brume, & vont comme compagnes.

Le mal n’accourt en gresle ainsi l’homme assaillir,

Comme neige l’ennuy ne fait son front pallir,

Et l’eau d’angoisse à mort ne le noye sans cesse.

Mais comme toute chose, a son temps, en saison

Bien nous vient apres mal. Tout ainsi par raison

Apres mon iuste dueil vient ma saincte liesse.

[\_↑\_](#haut)

1603

ANGOT, Robert, *Le Prélude poétique*, Paris, Gilles Robinot, 1603, *L’Île fleurie ou les premières Amours d’Érice*, sonnet XVII, f° 5r° [imitation de « Non semper imbres… »].

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71668x/f19](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/bpt6k71668x/f19)>

Texte modernisé

’’ Toute chose prend fin, tout est sujet au change,

’’Tout se perd dans le cours du destin inconstant,

’’Rien ne se voit çà-bas de ferme et de constant

’’Que le temps à la fin ne tourne et ne mélange.

L’Hiver pour quelque temps se retire et s’étrange,

L’Austre ne va toujours dans l’onde grommelant,

Le foudre en même lieu n’est toujours éclatant,

Toujours l’horrible Mars aux combats ne se range.

Le temps dissipe tout : il n’est pin orgueilleux,

Ni Palais si hautain, ni roc tant sourcilleux,

Que la force du temps enfin ne déracine,

Bref l’Automne, l’Été, l’Hiver et le Printemps,

Changent tous de saison, l’âge change le temps,

Mais rien ne peut changer la rigueur d’Éricine.

Texte original

’’ Toute chose prend fin, tout est suiet au change,

’’Tout se perd dans le cours du destin inconstant,

’’Rien ne se void ça bas de ferme & de constant

’’Que le tans à la fin ne tourne & ne mélange.

L’Yuer pour quelque tans se retire & s’estrange,

L’Austre ne va tousiours dans l’onde grommelant

Le foudre en mesme lieu n’est tousiours éclatant,

Tousiours l’horrible Mars aus combats ne se range.

Le tans dissipe tout: il n’est pin orgueilleus,

Ni Palais si hautain, ni roc tant sourcilleus,

Que la force du tans enfin ne déracine,

Bref l’Automne, l’Esté, l’Yuer & le Printans,

Changent tous de saison, l’âge change le tans,

Mais rien ne peut changer la rigueur d’Ericine.

[\_↑\_](#haut)

1609

GARNIER, Claude, *L’Amour victorieux*, Paris, Gilles Robinot, 1609, *Sonnets tirés de l’Harmonie de l’Auteur*, sonnet VII, ff. 124v°-125r° [disposition du préambule (vers 1-13) ; imitation de « Non semper imbres… »].

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k719829/f272](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/bpt6k719829/f272)>

Texte modernisé

Toujours la nuit obscurément profonde

N’étreint le jour de son voile oublieux :

Toujours en mer l’orage impérieux

Contre la rive écumant ne redonde.

Toujours le vent deçà delà ne gronde

Par les forêts, toujours l’ire des Cieux

Ne fait trembler, d’un souffle injurieux,

En toutes parts la fabrique du monde.

L’orage attire après soi le beau temps :

Le froid Hiver est suivi du Printemps,

Et l’Été suit la belle Primevère :

L’Automne vient sur les pas de l’Été,

L’Hiver retourne, ainsi (belle) j’espère

Que mon tourment se verra limité.

Texte original

Tousiours la nuit obscuremant profonde

N’étreint le iour de son voile oublieus:

Tousiours en mer l’orage imperieus

Contre la riue écumant ne redonde.

Tousiours le vant deça dela ne gronde

Par les foraîs, tousiours l’ire des Cieus

Ne fait trambler, d’un soufle iniurieus,

En toutes pars la fabrique du monde.

L’orage atire aprés soy le beau tans:

Le froid Hyuer est suiuy du Printans,

Et l’Eté suit la belle Primeuere:

L’Autone vient sur les pas de l’Eté,

L’Hyuer retourne, ainsi (belle) i’espere

Que mon tourmant se verra limité.

1620

CERTON, Salomon, *Vers lipogrammes et autres Œuvres en poésie*, Sedan, Jean Jannon, 1620, *Lipogrammes*, Premier Alphabet, « Veille d’une nuit », p. 19 [lipogramme en R ; disposition du préambule (vers 1-4) ; imitation de « Non semper imbres… »].

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6551882q/f23](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/bpt6k6551882q/f23)>

Texte modernisé

R

S

Ans fin les vents émus n’agitent pas l’échine

De l’océan moiteux : et du haut-tempêtant

N’est l’indignation dans les monts éclatant

Sans fin ses coups, ses feux, sa vengeance divine :

Il n’est pas dit aussi que celle qui domine

Dessus tes passions, enfin n’aille abattant

Cette folle hautesse et ce dédain, qui tant

Ta face diminue et ta liesse mine.

Attendant quoi, Ami, viens-t’en jusques ici,

Viens avec mes démons, et chasse tout souci :

Au moins tiens bonne mine, et ne fais plus l’esclave.

Maint gai démon t’attend, fantastique et joyeux,

Et mainte belle Nymphe en chemise se lave,

Afin qu’elle te noie en l’appât de ses yeux.

Texte original

R

S

Ans fin les vents esmeus n’agitent pas l’eschine

De l’ocean moiteux : & du haut tempestant

N’est l’indignation dans les monts esclatant

Sans fin ses coups, ses feux, sa vengeance diuine :

Il n’est pas dit aussi que celle qui domine

Dessus tes passions, en fin n’aille abatant

Ceste folle hautesse & ce desdain, qui tant

Ta face diminue & ta liesse mine.

Attendant quoy, Amy, vien t’en iusques icy,

Vien auec mes demons, & chasse tout souci :

Au moins tien bonne mine, & ne fay plus l’esclaue.

Maint gay demon t’attend, fantastic & ioyeux,

Et mainte belle Nymphe en chemise se laue,

Afin qu’elle te noye en l’appast de ses yeux.